



**HAL**  
open science

## Les mains du travail. Balzac, Flaubert, Zola

Régine Borderie

► **To cite this version:**

Régine Borderie. Les mains du travail. Balzac, Flaubert, Zola. 127e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Nancy, 15-20 avril 2002, Apr 2002, Nancy, France. pp.515-527. hal-02901233

**HAL Id: hal-02901233**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-02901233>**

Submitted on 7 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

## Les mains du travail. Balzac, Flaubert, Zola

Régine Borderie

### Résumé

On propose de s'interroger sur la représentation du travail dans la littérature romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de la représentation des mains : la description des mains de Catherine Leroux dans *Madame Bovary* constitue le point de départ. Il s'agit de faire valoir l'intérêt littéraire de ce thème, sur le plan poétique, rhétorique, et esthétique, en intégrant dans la réflexion la question des modèles de la représentation (physiognomonie, tradition homérique...). On s'intéresse également à l'élaboration de la valeur accordée au fait de travailler de ses mains, ou à celui qui travaille. Cet aspect est lui aussi mis en perspective : on rappelle d'anciennes pensées du travail, d'anciens systèmes de valeur dont on peut trouver des traces dans nos textes.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Borderie Régine. Les mains du travail. Balzac, Flaubert, Zola. In: Le travail en représentations. Actes du 127<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Le travail et les hommes », Nancy, 2002. Paris : Editions du CTHS, 2005. pp. 515-527. (Actes du Congrès national des sociétés savantes, 127);

[https://www.persee.fr/doc/acths\\_0000-0001\\_2005\\_act\\_127\\_3\\_5152](https://www.persee.fr/doc/acths_0000-0001_2005_act_127_3_5152)

---

Fichier pdf généré le 11/07/2021

# *Les mains du travail*

## *Balzac, Flaubert, Zola*

Régine BORDERIE

---

Mon intérêt pour la représentation des mains s'inscrit dans une préoccupation plus générale pour la description du corps dans le roman français du XIX<sup>e</sup> siècle, avec en arrière-plan, la question de la physiognomonie. Mais cette discipline, qui a beaucoup inspiré les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, met surtout l'accent sur l'expressivité des apparences. Ainsi quand Lavater, dont l'ouvrage *Physiognomische fragmente*, paru en 1775-1778, est traduit en français en 1781 et se trouve augmenté de commentaires par le docteur Moreau de la Sarthe en 1806, se penche sur les mains, il met en valeur ce qui en elles est significatif du caractère, ou des émotions.

Or les mains sont par excellence les outils de l'action, les instruments du travail, si du moins par travail on entend une activité transformatrice ou productrice qui implique un engagement du corps, des efforts, voire des peines physiques.

Dans la pensée antique, le lien entre mains et travail est établi par les philosophes et les médecins, sur un plan pratique et moral. Ainsi Galien, rappelle Jean-Claude Schmitt<sup>1</sup>, insiste sur leur utilité : elles servent à tisser un manteau, entrelacer les mailles d'un filet, confectionner une nasse, etc. Elles contribuent, dans cette perspective, à la grandeur de l'homme, à sa distinction d'avec les autres créatures. De même, en particulier au moment où s'élaborent des formes de vie religieuse coupées de la société – vie d'ermite dans le désert, de moine dans un couvent – vers les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles après Jésus-Christ, la pensée chrétienne valorise le travail des mains qui permet de lutter contre cette forme de mélancolie propre au religieux solitaire que l'on nomme acédie. Cassien incite au travail manuel qui doit chasser l'oisiveté, mère de tous les vices, et donc favoriser ou protéger l'engagement spirituel du moine<sup>2</sup>.

---

1. Schmitt (J.-Cl.), *La raison des gestes dans l'occident médiéval* ; Galien, *Œuvres médicales choisies*.

2. Wenzel (S.), *The Sin of sloth*, p. 18 et suivantes.

Lavater, dans son ouvrage, sépare mains et travail, le mot travail apparaissant d'ailleurs très peu sous sa plume. Lorsqu'il en parle, il délivre un propos bref et conventionnel sur la valeur morale de celui-ci, propos que l'on peut entendre comme une version sécularisée, vulgarisée, de la position religieuse (Lavater était pasteur) : le travail est donc associé par lui à la vertu ; et encore, c'est moins attendu, il est associé à la fécondité pour les femmes<sup>3</sup>. Quant aux mains, on l'a dit, elles l'intéressent essentiellement pour leur expressivité. C'est un aspect qui s'affirme chez Balzac, dans *La Comédie humaine* ; en essayiste, dans la *Physiologie du mariage*, il insiste sur la valeur psychologiquement indiciaire de la forme, des mouvements, de la température et de la texture de la main<sup>4</sup>. Et lorsque le romancier considère les rapports entre les mains et l'action, ce ne sont pas tant les traces du travail qui s'imposent que celles de l'histoire, l'histoire étant alors conçue comme enchaînement de faits illustres accomplis par des hommes d'exception : on trouve ainsi, dans *Béatrix*, une superbe description des mains du baron du Guénic, description dans laquelle le romancier glose sur l'origine prestigieuse, historique, des traces laissées dans la chair<sup>5</sup>.

L'histoire a perdu son prestige pour Flaubert. Lorsqu'il décrit les mains de Catherine Leroux, dans *Madame Bovary*, dans le chapitre consacré aux comices agricoles, il parle d'une servante de ferme, et non d'une aristocrate, d'un personnage commun, obscur, et non d'une femme d'action ou d'une femme d'exception ayant participé à des événements d'importance :

Alors on vit s'avancer sur l'estrade une petite vieille femme de maintien craintif, et qui paraissait se ratatiner dans ses pauvres vêtements. Elle avait aux pieds de grosses galoches de bois, et, le long des hanches, un grand tablier bleu. Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains, à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire ; et, à force d'avoir servi, elles restaient entrouvertes, comme pour présenter d'elles-mêmes l'humble témoignage de tant de souffrances subies. Quelque chose d'une rigidi-

3. Je renvoie à l'édition de 1820, qui reprend celle de 1806, *L'Art de connaître les hommes par la physionomie*, t. VIII, p. 176-177.

4. Balzac (H. de), *Physiologie du mariage*, p. 1078.

5. Balzac (H. de), *Béatrix*, p. 652.

té monacale relevait l'expression de sa figure. Rien de triste ou d'attendri n'amollissait ce regard pâle. Dans la fréquentation des animaux, elle avait pris leur mutisme et leur placidité. C'était la première fois qu'elle se voyait au milieu d'une compagnie si nombreuse ; et, intérieurement effarouchée par les drapeaux, par les tambours, par les messieurs en habit noir et par la croix d'honneur du conseiller, elle demeurait tout immobile, ne sachant s'il fallait s'avancer ou s'enfuir, ni pourquoi la foule la poussait et pourquoi les examinateurs lui souriaient. Ainsi se tenait devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude.<sup>6</sup>

Les mains, cette fois, sont bien marquées par le travail, même si le mot « travail » n'apparaît pas. Ce mot-là, en revanche, revient très fréquemment dans les romans de Zola, en particulier lorsqu'il s'intéresse à des formes plus modernes d'activité, dont celle de mineur dans *Germinal*, travail qui bien sûr exige des mains.

On se penchera donc sur la représentation des mains du travail chez ces deux auteurs sans oublier Balzac, en centrant le propos d'abord sur l'intérêt littéraire de la thématique des mains du travail – c'est une question de poétique (quelles sont les formes stylistiques ?), de rhétorique (quelles sont les normes stylistiques ?), et d'esthétique (quelles sont les valeurs stylistiques ?) puis sur le jugement porté sur le fait de travailler de ses mains, et sur celui qui travaille – c'est une question d'idéologie, qui recoupe, à vrai dire, celles qui précèdent.

### *Thématique littéraire*

En matière de caractérisation, il faut d'abord souligner la part des conventions. Elle est sensible chez Flaubert dès lors que l'on compare les mains de Catherine Leroux, la servante de ferme, et celles de Larivière, médecin d'élite<sup>7</sup>. Le romancier souligne que le côtoiement quotidien des « misères » n'a laissé sur ces mains, « charnues », « fort belles », aucune trace, alors même que le médecin « ne port[e] jamais de gants » ; elles ne sont donc pas altérées par l'exercice médical – et pourtant l'on voit, dans un passage postérieur où Homais parle de ses tentatives d'examen de gorge avec un tube, que Larivière préfère à tout autre instrument les doigts<sup>8</sup>. On ne saurait donc deviner à voir ses mains quelle est l'activité professionnelle du personnage ;

6. Flaubert (G.), *Madame Bovary*, p. 217.

7. *Madame Bovary*, op. cit., p. 395.

8. *Ibid.*, p. 397.

en revanche, par leur beauté, elles indiquent son extraction bourgeoise, en accord avec les autres traits (vestimentaires notamment) de son apparence, tandis que la grossièreté de celles de Catherine Leroux indique d'abord en elle la femme du peuple. En d'autres termes, la comparaison des deux descriptions fait valoir que le personnage romanesque se définit encore et surtout en fonction de sa naissance, plutôt qu'en fonction de son travail, mot qui, de toute façon, n'apparaît pas dans la description de Flaubert, on l'a dit, l'expression traditionnelle d' « homme de l'art » convenant d'ailleurs plus que toute autre au grand médecin.

Chez Zola, les stéréotypes de la qualification qui signalent une extraction sociale, plutôt qu'une activité professionnelle, et qui rendent compte d'une hiérarchie, se retrouvent : les mains des gens du peuple sont volontiers rouges, grosses, dures ou durcies, carrées, et c'est déjà le cas chez Balzac ; celles des bourgeois sont petites, fines et blanches, elles sont belles<sup>9</sup>, comme chez Balzac encore, quoique ces qualificatifs soient plutôt réservés aux mains d'aristocrates dans *La Comédie humaine*. Quoi qu'il en soit, au cœur du territoire réaliste, on est frappé de retrouver les vieilles lois de la convenance, de la convergence entre valeur esthétique et niveau social. Ces lois rhétoriques du décorum recouvrent une pensée de l'inné, que conforte l'importance accordée à l'hérédité et à la fatalité sociale notamment par Zola – rhétorique, biologie et sociologie se confortant dans son univers romanesque.

Toutefois, la beauté ou la laideur de l'objet à décrire ne détermine pas, pour un écrivain réaliste, son intérêt littéraire. Si Gautier, dans *Mademoiselle de Maupin*, en 1835-1836, prête à d'Albert un mépris affiché pour les mains de « gardeuse de dindon » ou de « laveuse de vaisselle » évoquées à titre de comparants repoussoirs<sup>10</sup>, le narrateur de Flaubert, quant à lui, accorde autant d'attention aux mains de

9. Par exemple dans *Germinal*, Bonnemort a les mains « carrées » (p. 36), Catherine a les mains « durcies » (p. 313), Souvarine, en revanche, a des « mains petites de bourgeois » (p. 155), une « main fine » (p. 188).

10. Gautier, *Mademoiselle de Maupin*, p. 192 : « Ce que j'adore le plus entre toutes les choses du monde, – c'est une belle main. – Si tu voyais la sienne ! quelle perfection ! comme elle est d'une blancheur vivace ! quelle mollesse de peau ! quelle pénétrante moiteur ! comme le bout de ses doigts est admirablement effilé ! comme l'œil de ses ongles se dessine nettement ! quel poli et quel éclat ! on dirait des feuilles intérieures d'une rose, – les mains d'Anne d'Autriche, si vantées, si célébrées, ne sont, à celles-là, que des mains de gardeuse de dindons ou de laveuse de vaisselle. »

Catherine Leroux qu'à celles de Larivière, et même le romancier renouvelle davantage le lexique descriptif pour celles-là que pour celles-ci, essentiellement « belles », alors que les mains de la servante ne sont pas seulement « durcies », mais « encroûtées », « éraillées ». Flaubert trouve des métaphores neuves, et le choix du participe passé adjectivé met en valeur, cette fois, l'acquis, plutôt que l'inné.

Car, de plus, le romancier esquisse le détail des activités qui ont laissé des traces sur le corps, dans une perspective indiciaire, de type physiognomonique : en effet, si Lavater ne s'interrogeait guère sur les marques du travail, en revanche Moreau de la Sarthe, son éditeur, s'y intéressait beaucoup, et dans le cadre d'un commentaire important qu'il insérait à ce sujet dans l'ouvrage du Suisse de façon à élargir la réflexion, le mot « travailler », précisément, apparaissait à propos des ouvriers d'industrie, à côté des substantifs « arts », « métiers », « professions »<sup>11</sup>. Balzac, de même, et quoi qu'on en ait dit pour commencer, ne néglige pas les traces de ce genre<sup>12</sup>, et c'est en physiognomoniste qu'à son tour Flaubert parle des mains de Catherine Leroux dans *Madame Bovary*. « La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint des laines » ont ainsi laissé des marques indélébiles (callosités, crevasses, couleur brune...). Et ces formules, qui donnent à la description une perspective temporelle, une épaisseur narrative, résument les diverses occupations d'une vie de labeur, en évoquant un contexte (on pense granges, foins, lavoir, troupeaux de moutons...).

Zola, à son tour, et de façon bien plus développée, s'emploie à détailler les activités du travail. Mais il le fait, lui, le romancier naturaliste, à la manière épique, en proposant des descriptions d'actions, de gestes techniques – car l'écriture réaliste semble à la fois nourrie par la rhétorique, par le discours physiognomonique, et par le souvenir de la description homérique. Zola, ainsi, évoque les gestes du zingueur, du forgeron, de la blanchisseuse dans *L'Assommoir*, les gestes du mineur dans *Germinal*, les gestes du tondeur de moutons, du faneur, du semeur, etc., dans *La Terre*. Ces descriptions sont même si nombreuses, si variées, que l'on pourrait tenir *Les Rougon-Macquart* pour un répertoire ethnologique des activités professionnelles, techniques, phy-

11. Lavater (J. G.), *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, t. VI, p. 224 et suivantes.

12. Dans *Le curé de village*, par exemple, il est question de Sauviat, chineur puis ferrailleur : il a « les mains du travailleur infatigable, larges, épaisses, carrées, et ridées par des espèces de crevasses solides », p. 645.

siques. Certes la main n'est souvent pas mentionnée dans ces descriptions d'action, et c'est même tout le corps du mineur (jambes, pieds, dos...) qui est mobilisé dans *Germinal* pour rouler la berline, dans des postures accroupies, penchées, arc-boutées : « Il fallut qu'elle lui montrât à écarter les jambes, à s'arc-bouter les pieds contre les bois, des deux côtés de la galerie, pour se donner des points d'appui solides. Le corps devait être penché, les bras raidis, de façon à pousser de tous les muscles, des épaules et des hanches. »<sup>13</sup> Mais s'il n'est pas explicitement question de main dans un passage comme celui-ci, il est question de bras, ou de gestes qui impliquent la main, celle-ci pouvant même réapparaître, par transfert, dans le cadre d'une image portant sur l'objet du travail : « La bête sortait de la toison comme une main nue d'un gant sombre » lit-on dans *La Terre*<sup>14</sup>.

Distincte du point de vue des enjeux, et plus conforme, sur le plan des formes, à la manière physiognomonique (on y revient) qu'à la manière homérique ci-avant évoquée, est la description non pas exactement de la main de la fille des Charles, tenancière de bordel, mais de l'anneau qu'elle a porté, toujours dans *La Terre*. Cette fois, Zola ne représente pas l'action en cours, comme Homère, mais ce qu'évoque l'objet, ce dont il a gardé la trace. Il est vrai, cela dit, que le romancier retrouve un autre aspect de la manière homérique lorsqu'il évoque l'effet que produit la bague au moment où elle est vue – de même, Flaubert parlait du sourire épanoui des bourgeois devant lesquels paraissait Catherine Leroux, lors des comices agricoles ; Homère, quant à lui, avait suggéré par les réactions des vieillards de Troie qui l'admiraient la beauté extraordinaire d'Hélène<sup>15</sup>. On lit donc dans *La Terre* : « C'était une veille alliance d'or, un de ces bijoux de grosse joaillerie commune, si usée, que les guillochures en avaient presque disparu. On sentait que la main où elle s'était élimée ainsi ne reculait devant aucune besogne, toujours active, dans les vases à laver, dans les lits à refaire, frottant, essuyant, torchonnant, se fourrant partout. Et elle racontait tant de choses, cette bague, elle avait laissé de son or au fond de tant d'affaires, que les hommes la regardaient fixement, les narines élargies, sans un mot. »<sup>16</sup>. Certes, on change de registre par

13. Zola (É.), *Germinal*, p. 65.

14. Zola (É.), *La Terre*, p. 101.

15. G.-E. Lessing félicite Homère, *a posteriori*, d'avoir peint par les effets la beauté d'Hélène, en évitant un portrait détaillé (*Laocoon ou des limites respectives de la poésie et de la peinture*, p. 174 et 189).

16. Zola (É.), *La Terre*, p. 313.

rapport à Homère, pour tomber, avec Zola, dans le bas, et le comique immoral, et, bien sûr, cette description est à part (on pense aux *Bijoux indiscrets*) à cause de la nature même de l'activité en cause. Mais il s'agit bien de travail ! Le père de la tenancière décédée fait ces commentaires à l'intention de sa petite fille, à laquelle la bague revient : « – Quand tu l'auras usée autant que ta mère, dit M. Charles, étranglé d'une soudaine émotion, tu pourras te reposer... Si elle parlait, elle t'apprendrait comment on gagne de l'argent, par le bon ordre et le travail. »<sup>17</sup> Les penseurs du monachisme tenaient l'oisiveté pour la mère du vice ; en un renversement caustique, ironique, le travail, associé au « bon ordre », est promu au rôle d'exploiteur, et même de père du vice, dans cette forme pervertie de cloître qu'est la maison close ! Cette inversion satirique, qui vise l'hypocrisie ou l'aveuglement du bourgeois prêt à tirer parti de la prostitution en toute bonne conscience, peut avoir sa place dans une représentation globalement critique du travail.

Mais les raisons de la dévalorisation sont spécifiques quand les classes populaires sont concernées, et c'est d'elles surtout que l'on voudrait parler.

### *Jugement*

Le travail est donc loin d'être systématiquement associé à la vertu dans les romans évoqués. Dans *La Terre*, par exemple, Zola, qui à la suite des *Paysans* de Balzac prend à rebours le genre du roman pastoral idéalisant, insiste beaucoup sur l'incessante et brutale excitation sexuelle, souvent incestueuse, que l'activité des champs est censée provoquer. Et si le travail de blanchisseuse de Gervaise, dans *L'Assommoir*, lui permet, pour un temps, de conquérir confort et dignité, le travail de la mine ne contribue guère, quant à lui, à l'élévation de l'homme. Ainsi travailler de ses mains, de ses bras quand on est prolétaire, ou « quadrumane » pour reprendre un mot de Balzac au début de *La Fille aux yeux d'or*, est volontiers source ou signe de dégradation, d'asservissement ; travailler déforme, rend malade, fou et dangereux !

Moreau dans ses commentaires de *L'Art de connaître les hommes*, parlait, a-t-on dit, des traces laissées sur le corps par l'activité professionnelle. Plus exactement, il s'intéressait aux pathologies du travail, sujet qui retient beaucoup les médecins de l'époque dont Villermé, en

---

17. *Ibid.*

1840, attentif aux conséquences de l'industrialisation sur la santé des ouvriers<sup>18</sup>. Moreau est très précis, très concret dans ses descriptions :

Il y a quelques années, tous les ouvriers d'une galerie de charbon de terre près Valenciennes furent atteints d'une maladie dont plusieurs moururent. [...] J'ai examiné plusieurs fois avec le sentiment d'une vive commisération les malheureuses victimes d'une profession aussi insalubre. Leur physionomie, toute l'habitude extérieure de leur corps, laissaient voir aisément l'étendue et la profondeur du dérangement de leur organisation.

La décoloration de la peau était universelle, et non seulement leur teint était blafard et jaunâtre, mais la conjonctive, le revers des paupières, l'intérieur des lèvres et de la bouche, et jusqu'à la langue, étaient également privés de leur couleur naturelle. Le visage était bouffi et d'un jaune blafard, non pas comme dans la jaunisse, mais de ce jaune que présente la cire blanche quand elle a été gardée.<sup>19</sup>

Certes, la mauvaise santé de l'ouvrier dont parle Balzac au début de *La Fille aux yeux d'or* est surtout présentée comme causée par un milieu de vie, Paris. Mais le mineur de Zola souffre d'abord de maux dus à son activité, et les mains ne sont pas épargnées : celles de Catherine dans *Germinal* sont dites « gâtées », comme son teint<sup>20</sup>. Si la santé de Catherine Leroux, dans Flaubert, ne paraît pas altérée quant à elle, on voit que son corps est pour le moins abîmé : ses mains sont désormais comme des choses, elles sont calleuses, crevassées, et d'apparence irrémédiablement sales...

En cela ceux qui travaillent de leurs mains sont des victimes. Le personnage de Flaubert est même présenté comme réduit en esclavage : le glissement lexical de « servir » à « servitude » en passant par « souffrance » le dit. Cet état de servitude, qui dure depuis « un demi-siècle », rend Catherine Leroux (on est très loin du baron du Guénic) complètement étrangère à l'histoire politique, qui est même gommée : l'impasse est faite sur les révolutions de la première moitié du siècle, a souligné Claude Duchet<sup>21</sup>, révolutions de fait sans conséquence sur la condition de la servante comparable à celle de tous les serfs des temps qui précèdent le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais aussi, cet état de ser-

18. Villermé (L.-R.), *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, 1840.

19. Lavater (J. G.), *op. cit.*, t. VI, p. 243.

20. *Germinal*, p. 175.

21. Duchet (Cl.), « Corps et société. Le réseau des mains dans *Madame Bovary* », p. 228 : « Cinquante-quatre ans d'histoire bourgeoise et de révolutions aboutissent à ces objets pétrifiés au bout des manches de la camisole. »

vitudo confère de la grandeur à la paysanne (il est question d' « humble témoignage de tant de souffrances subies », de la « rigidité [quasi] monacale qui relèv[e] l'expression de sa figure ») : si le travail dégrade en asservissant, il donne, en même temps, l'auréole du martyr à la victime, ce qui montre l'ambivalence chez Flaubert de la représentation non du travail, mais de celui qui travaille, dégradé, et digne en même temps.

Toutefois, chez Zola, le travailleur peut devenir bourreau. Il a des ressources pour cela, car si travail et misère l'abîment, il a de la résistance, il est fort, il a souvent de gros bras, des mains vigoureuses. C'est le cas de Lise, dans *La Terre*, aux « gros bras solides »<sup>22</sup>, de Catherine dans *Germinal*, dont les « mains, durcies par le roulage empoignaient sans fatigue les montants trop gros pour elles »<sup>23</sup> de l'échelle, ou encore de Bonnemort, aux « poignets » « solides encore malgré l'âge »<sup>24</sup>, Bonnemort qui, à la fin du roman, rendu fou par « un demi-siècle de fond »<sup>25</sup>, étrangle une jeune bourgeoise et laisse sur son cou « l'empreinte rouge d'une poigne de géant »<sup>26</sup>, lui qui avait « en sa vie, sauvé de la mort une douzaine de camarades »<sup>27</sup>.

Chez Balzac, le danger social ne vient pas forcément de la classe laborieuse à laquelle Vautrin, en particulier, n'appartient pas. Et Gautier, dans une « Étude de mains » d'*Émaux et camées* consacrée à Lacenaire, en 1851, souligne que cet assassin, d'origine bourgeoise en effet, n'appartient pas non plus à la classe laborieuse : à propos de ses mains aux poils roux, comme celles de Vautrin (Lacenaire était brun en réalité), Gautier, donc, précise qu'elles sont dépourvues des « saints calus du travail »<sup>28</sup> – expression valorisante qui s'oppose à la conception hautainement aristocratique prêtée à d'Albert dans *Mademoiselle de Maupin*, mais qui rappelle la déclaration moralisante de Lavater.

Chez Zola, la classe laborieuse est la classe dangereuse. Il est question dans *Germinal* de mains d'étrangleur, de mains « crochues »<sup>29</sup>, de mains qui lapident, ce sont des mains de mineur ; et encore le mineur

22. Zola (É.), *La Terre*, p. 117.

23. Zola (É.), *Germinal*, p. 313.

24. *Ibid.*, p. 471.

25. *Ibid.*, p. 328.

26. *Ibid.*, p. 472.

27. *Ibid.*, p. 357.

28. Gautier, *Émaux et camées*, p. 34-35 : « Lacenaire » (je cite la dernière strophe) : « Saints calus du travail honnête, / On y cherche en vain votre sceau. / Vrai meurtrier et faux poète, / Il fut le Manfred du ruisseau ! »

29. Zola (É.), *Germinal*, p. 472.

tient du « loup »<sup>30</sup>, du « sauvage »<sup>31</sup> (les mains de Bonnemort tombent à ses genoux, comme s'il était un être primitif, bestial<sup>32</sup>), le mineur tient encore du « barbare »<sup>33</sup>, et ces métaphores « sauvage », « barbare », ne sont pas nouvelles : Louis Chevalier les repère dans le discours tenu sur les classes laborieuses dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; il voit en elles la preuve d'une pensée sociale raciale<sup>34</sup>. C'est donc une opinion ancienne que Zola retrouve, et contribue à propager. Mais si la métaphore est reprise, même filée lorsque le romancier donne au personnage principal de *Germinal* une vision, et lui fait rêver l'« envahissement » de ces barbares<sup>35</sup>, la valeur de la métaphore est renversée puisque l'« envahissement » est alors désiré par Étienne.

Ainsi, l'image de celui qui travaille s'avère, chez Zola aussi, ambivalente, voire paradoxale. Le mineur fait peur, en effet, parce qu'il est rendu fort par le travail, sauvage et violent par la misère ; par ailleurs il apitoie, parce qu'on le dit dégénéré par ses conditions de travail et de vie ; mais encore, à titre collectif, il est source d'espoir, au moins pour Étienne qui voit dans les travailleurs une force révolutionnaire, et même régénératrice : c'est du sang nouveau pour une société nouvelle. Car, cette fois associée aux classes laborieuses qui se la réapproprient, on retrouve l'histoire, histoire gommée de la description de Flaubert, histoire liée à l'aristocratie par Balzac évoquant le baron du Guénic.

Louis Chevalier parlait pour la littérature de la seconde moitié du siècle d'une tendance à la sublimation de l'ouvrier<sup>36</sup>. Elle se fonde, dans *Germinal*, sur une analogie mythifiante, inspirée par les légendes antiques (Antée, Cadmus...), entre la nature et la classe des ouvriers, de ceux qui travaillent de leurs mains, et cognent, à la fin, comme s'ils étaient le cœur de la terre au printemps. Mais elle n'est pas sans contrepartie ; elle s'opère, notamment, selon le modèle, théorisé par Burke, du sublime terrifiant.

Cette revalorisation de qui travaille rejaillit, dans *Germinal*, sur le travail même, opposé à la bourgeoisie « fainéant[e] »<sup>37</sup>, « épuisée de

---

30. *Ibid.*, p. 346.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*, p. 36.

33. *Ibid.*, p. 500.

34. Chevalier (L.), *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 670.

35. *Ibid.*, p. 345.

36. Chevalier (L.), *op. cit.*

37. *Germinal*, p. 501.

jouissances »<sup>38</sup>, fainéantise qui mène tout droit à la décadence. On aurait donc pour finir ce paradoxe d'une rencontre entre une pensée révolutionnaire et une ancienne vision religieuse du travail destiné à triompher du vice né de l'oisiveté.

### *Résumé*

On propose de s'interroger sur la représentation du travail dans la littérature romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de la représentation des mains : la description des mains de Catherine Leroux dans *Madame Bovary* constitue le point de départ.

Il s'agit de faire valoir l'intérêt littéraire de ce thème, sur le plan poétique, rhétorique, et esthétique, en intégrant dans la réflexion la question des modèles de la représentation (physiognomonie, tradition homérique...).

On s'intéresse également à l'élaboration de la valeur accordée au fait de travailler de ses mains, ou à celui qui travaille. Cet aspect est lui aussi mis en perspective : on rappelle d'anciennes pensées du travail, d'anciens systèmes de valeur dont on peut trouver des traces dans nos textes.

## Bibliographie

### *Œuvres citées*

BALZAC (Honoré de), *Béatrix*, dans *La Comédie humaine*, t. II, Paris, Gallimard, 1976 (Bibliothèque de la Pléiade), 1 670 p.

BALZAC (Honoré de), *La Fille aux yeux d'or*, dans *La Comédie humaine*, t. V, Paris, Gallimard, 1977 (Bibliothèque de la Pléiade), 1574 p.

BALZAC (Honoré de), *Le Curé de village*, dans *La Comédie humaine*, t. IX, Paris, Gallimard, 1978 (Bibliothèque de la Pléiade), 1 762 p.

BALZAC (Honoré de), *Les Paysans*, dans *La Comédie humaine*, t. IX, Paris, Gallimard, 1978 (Bibliothèque de la Pléiade), 1 762 p.

---

38. *Germinal*, p. 500.

BALZAC (Honoré de), *Physiologie du mariage*, dans *La Comédie humaine*, t. XI, Paris, Gallimard, 1980 (Bibliothèque de la Pléiade), 1 938 p.

FLAUBERT (Gustave), *Madame Bovary*, Paris, Garnier-Flammarion, 1986, 539 p.

GAUTIER (Théophile), *Mademoiselle de Maupin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, 381 p.

GAUTIER (Théophile), *Émaux et camées*, Paris, Gallimard, 1981 (Poésie), 277 p.

ZOLA (Émile), *L'Assommoir*, Paris, Librairie générale française (Le Livre de poche), 1996, 566 p.

ZOLA (Émile), *Germinal*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, 508 p.

ZOLA (Émile), *La Terre*, Paris, Librairie générale française (Le Livre de poche), 1984, 506 p.

### *Essais, histoire, critique littéraire*

CHEVALIER (Louis), *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie générale française (Le Livre de poche, Pluriel), 1978, 729 p.

DUCHET (Claude), « Corps et société. Le réseau des mains dans *Madame Bovary* », dans FALCONER (Graham), MITTERAND (Henri) (éd.), *La lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, Samuel Stevens Hakkert, 1975, 314 p., p. 217-237.

GALIEN (Claude), *Œuvres médicales choisies*, t. I, *De l'utilité des parties du corps humain* (livre premier, *De la main*), Paris, Gallimard (Tel), 1994, LXXVI-327 p.

LAVATER (Johann Gaspard), *L'art de connaître les hommes par la physionomie*, Paris, Depélafol, 1820, 10 vol.

LESSING (Gotthold Ephraïm), *Laocoon ou des limites respectives de la poésie et de la peinture*, traduit de l'allemand par Charles Vanderbourg, Paris, Antoine-Augustin Renouard, 1802, XVI-384 p.

SCHMITT (Jean-Claude), *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 1990, 432 p.

VILLERMÉ (Louis-René), *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (1840), Paris, Études et documentation internationales, 1989, 670 p.

WENZEL (Siegfried), *The Sin of sloth*, Chapel Hill, University of North Carolina press, 1967, XII-269 p.